

Un diplôme d'Etat de hip-hop, est-ce un contresens ?

Oui

- L'idée, lancée en France, de certifier les danseurs de hip-hop irrite.

- Beaucoup d'artistes dénoncent récupération, manque de concertation et risque de formatage.

- Même si certains y voient une reconnaissance officielle et l'occasion de faire le ménage.

■ À l'idée d'une qualification officielle, mes poils se hérissent. L'État français veut baliser la danse hip-hop de grandes autoroutes et ça ne m'intéresse pas. Il vaudrait mieux organiser une concertation de tous les artistes, ceux qui officient dans les centres chorégraphiques nationaux mais aussi ceux qui se défoulent dans les rues, pour comprendre ce dont le hip-hop a vraiment besoin : de l'aide à la création.

“Ici, le risque de formatage est énorme.

Il n'y a pas un hip-hop, mais des danses hip-hop. Les danseurs cherchent à acquérir leur propre style, à se distinguer par leur originalité.”

YACINE AMBLARD

Directeur de l'association Moov'n Aktion basée en Seine Saint-Denis (France).

À la fin de l'année passée, le Premier ministre Manuel Valls a annoncé la création d'un diplôme national supérieur professionnel de danse hip-hop, en France. Quelles ont été les réactions du milieu hip-hop ?

Si le gouvernement a présenté ce projet comme un cadeau, la plupart des danseurs l'ont vu comme une volonté de récupération politique. Il faut dire que l'Etat a mené tout le processus de réflexion sur base de ses propres structures, c'est-à-dire 19 centres chorégraphiques nationaux dont deux sont dirigés par des artistes à l'esthétique hip-hop; et ce n'est pas du tout notre réalité. Le hip-hop est par essence divers et métissé. Il se danse dans des salles de spectacle prestigieuses, mais aussi dans la rue et les métros.

Vous craignez donc qu'un diplôme national vide votre discipline de sa substance ?

Oui, le diplôme tel qu'il est actuellement envisagé ne prend pas en compte la philosophie du hip-hop. Il n'y a pas un hip-hop, mais des danses hip-hop. Les danseurs cherchent à acquérir leur propre style, à se distinguer par leur originalité. Dans les compétitions – les “battles” –, il y a un jeu de surenchère de mouvements qui fait vivre le vocabulaire hip-hop. On est loin de la danse classique, et encore plus du ballet, où tous les danseurs se confondent. Un diplôme national serait donc un énorme risque de formatage.

Vous êtes donc contre toute intervention institutionnelle de peur d'entraver la liberté du mouvement hip-hop ?

Je n'irais pas jusque-là. Une qualification pour les professeurs de hip-hop, pourquoi pas... À condition qu'on travaille en concertation avec tous les acteurs du milieu hip-hop, des danseurs professionnels aux groupes qui se rassemblent autour d'associations, autour de structures socio-culturelles. Mais, selon moi, il y a des problèmes plus urgents à régler. La danse hip-hop manque cruellement d'aide à la création. Outre l'absence de moyens financiers, il est très difficile de disposer de lieux pour répéter et pour ensuite mettre les spectacles en scène, des plateaux de théâtres par exemple. Sans parler de la frilosité des

programmeurs... Dans le contexte de crise actuelle, on a tendance à produire uniquement des artistes qui ont déjà fait leur preuve ou des spectacles qui ont été produits dans tel lieu reconnu ou à tel festival référent. On cherche à se baser sur des “labels”. Et un diplôme serait un “label” supplémentaire.

Vous voulez dire : une manière pour les programmeurs de s'assurer de la qualité des interprètes ?

Bien sûr, et on laisserait de côté des artistes qui n'ont pas eu les moyens de suivre le cursus officiel. Une dernière chose, très importante : il ne faut pas oublier que la plupart des interprètes, dont certains sont reconnus dans le monde entier mais pas en France, vivent en donnant des cours. C'est leur socle qu'on est en train de détruire sans leur demander leur avis.

Entretien : Baptiste Ericpum

De quoi parle-t-on ?

Jalons de l'histoire du hip-hop

1973. En réponse à la violence qui gangrène les quartiers sud du Bronx, Afrika Bambaataa appelle à “la paix, l'amour et le fun”. Les jeunes se passionnent pour la danse, la musique et le graffiti, et naît le hip-hop.

1978. Boogaloo s'attribue l'invention du popping : une danse basée sur la contraction et la décontraction des muscles.

1982. Grandmaster Flash and the Furious Five délivre “The Message”, un des premiers morceaux à introduire un discours politiquement et socialement engagé, au travers du récit d'un habitant du Bronx qui évoque ses frustrations et ses combats quotidiens.

son titre “Billie Jean” dans l'émission “Motown 25 : Yesterday, Today and Forever” diffusée sur la NBC. Ce mouvement de danse est notamment inspiré du breakdance, style de danse hip-hop caractérisé par ses acrobaties et ses figures au sol.

1984. “Bonjour, les frères et les sœurs !” Sydney, le premier animateur noir de la télévision française, présente l'émission “H.I.P. H.O.P.” sur TF1, avec des cours de danse, des battles – compétitions entre danseurs – et des invités

prestigieux tels que Herbie Hancock et A Tribe Called Quest.

1993. Le groupe français IAM invite les gens à danser le “mia”, dans une chanson éponyme. Enorme succès.

2001. Les radios belges diffusent “La Sonora” du groupe Starflam, qui marque son époque. Dans certains “clubs” du Royaume, on se déhanche sur des chansons hip-hop.

Non

■ Le hip-hop attire beaucoup de jeunes et les débouchés artistiques sont rares. Il n'y a pas de place pour tout le monde. En Belgique, il y a énormément de cours de danse. Et on y trouve tout et n'importe quoi. Or, le hip-hop a ses codes, son vocabulaire, sa technique et son histoire : il doit être enseigné par des maîtres et mérite une vraie reconnaissance comme la danse classique, la danse moderne et le jazz.

“On n'est libre d'improviser que lorsqu'on maîtrise parfaitement bien les bases.”

JOJO NGAMOU

Directrice du Festival Urban Life (Bruxelles)
et chorégraphe (Compagnie Zassii).

Que pensez-vous de l'idée émise en France de créer un diplôme d'Etat de hip-hop ?

Elle est très bonne. Vous savez, c'est un secteur que je connais très bien. Je suis directrice artistique du Festival Urban Life essentiellement concentré sur la danse et, en particulier, les danses urbaines. Nous en sommes déjà à la huitième édition et, chaque année à Bruxelles, nous recevons plus de trois cents danseurs. Je suis également moi-même dans ce secteur depuis trente ans. Le hip hop a énormément de succès. Il attire beaucoup de jeunes car il est accessible à tout le monde. Le problème, c'est que les débouchés artistiques sont assez rares. Moins nombreux, en tout cas, que le nombre de danseurs qui se lancent dans cette voie. Autrement dit,

il n'y a pas assez de place pour tout le monde. D'autant que nous ne sommes pas dans un très grand pays et qu'il y a déjà énormément de danseurs.

Si je vous comprends bien, il faudrait introduire un certain

tri... Diriez-vous qu'il existe aussi actuellement, en Belgique, un problème d'apprentissage ?

Absolument. Il faut savoir qu'en Belgique, il y a énormément de cours de danse. Vraiment beaucoup. L'engouement pour le hip-hop est énorme : ça, c'est très positif. Seulement ce qui l'est moins, c'est qu'on y trouve tout et n'importe quoi. La majorité des personnes qui donnent ce cours n'en possèdent pas le vocabulaire minimum. Le hip-hop existe depuis plusieurs dizaines d'années. Contrairement à ce que pensent parfois certains, c'est une danse qui a un vocabulaire, une technique, des codes et une histoire. Comme la danse classique, la danse contemporaine et le jazz qui, elles, font l'objet d'un enseignement spécifique. C'est un gage de sérieux.

Et quel est le problème si certains ne souhaitent pas être sérieux ?

D'abord, ils vont être bloqués à un moment car sans

connaissances (techniques entre autres), ils ne pourront plus progresser. Et ensuite, ce manque de connaissances n'empêche pas certains de donner cours. C'est ce que je vous disais : beaucoup des professeurs actuels n'ont pas le vocabulaire suffisant.

Que répondez-vous à ceux qui disent qu'un diplôme obligatoire pourrait priver de revenus de nombreux danseurs qui gagnent souvent leur vie en donnant des cours ?

C'est faux. Il faut voir les choses sur la durée. Une fois bien formés, avec ce diplôme en poche, ils auront un meilleur retour à long terme. Les amateurs ne perdront pas.

Est-il contre-nature, d'après vous, de vouloir enfermer dans une institutionnalisation, une discipline apparemment basée sur la liberté ?

Mais non. On se trompe lorsqu'on dit cela ! Le hip-hop, lui aussi, doit être enseigné par des maîtres, dans le cadre de formations sérieuses. Car on n'est libre d'improviser que lorsqu'on maîtrise parfaitement bien les bases.

Entretien : Monique Baus